

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**182 | avril-juin 2007**

**Racisme, antiracisme et sociétés**

---

**Jean Dubessy, Guillaume Lecointre & Marc Silberstein, eds, *Les Matérialismes (et leurs détracteurs)***

Paris, Syllepse, 2004, 778 p., bibl., index, fig. (« Matériologiques »).

**Samuel Lézé**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/4153>

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 2 mai 2007

Pagination : 255-257

ISBN : 978-2-7132-2126-2

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Samuel Lézé, « Jean Dubessy, Guillaume Lecointre & Marc Silberstein, eds, *Les Matérialismes (et leurs détracteurs)* », *L'Homme* [En ligne], 182 | avril-juin 2007, mis en ligne le 16 mai 2007, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/4153>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

---

## Jean Dubessy, Guillaume Lécointre & Marc Silberstein, eds, *Les Matérialismes (et leurs détracteurs)*

Paris, Syllepse, 2004, 778 p., bibl., index, fig. (« Matériologiques »).

Samuel Lézé

---

- 1 LA VOLONTÉ de faire science ne manque pas de prétendants ou d'indigents qui lorgnent avec impatience du côté d'une « revendication de dignité »<sup>1</sup>. L'autorité sociale que procure le titre de « science » explique en effet l'usage intéressé de ses formes extérieures, peu coûteux en exigences, mais prodigue en bénéfices secondaires. Que l'on songe au créationnisme ou à la scientologie, les producteurs de biens symboliques, dont le charisme seul ne suffit plus à produire l'assentiment, se tournent désormais vers la science pour établir leur système et la ramènent à la spiritualité. La science est-elle pour autant une citadelle assiégée par « l'intrusion spiritualiste » ? La situation exige-t-elle une réplique ? Si oui, sous quelle forme ?
- 2 Les associations rationalistes sont des entreprises de morales particulières qui ont pour vocation d'informer le public sur l'action pernicieuse des « marchands d'illusions ». Aussi le style et le ton de cet imposant ouvrage conserve-t-il la trace de ce contexte (*i.e.* l'Association pour les études matérialistes et la Fédération nationale de la libre pensée), de son audience (le public) et de sa fonction première : poser un diagnostic (attention, il y a péril en la demeure), proposer une thérapeutique de choc (démarquer la science, repousser l'assaut, éradiquer l'irrationnel). « L'œuvre de salubrité intellectuelle » (p. 728) affichée est ainsi de développer une stratégie visant à prendre l'ennemi « spiritualiste » en tenaille. Le lecteur se trouve alors plongé dans ce que les sociologues des sciences qualifient de « travail de démarcation » (*boundary-work*) entre science et non-science, problème avant tout *pratique* qui ne cesse de se poser au monde scientifique, car l'autorité cognitive proclamée n'est pas donnée, mais acquise et construite<sup>2</sup>.
- 3 La première partie représente à la fois un repliement défensif sur les fondements matérialistes des sciences et un excellent état des lieux critique de la question. Le pluriel, qui fait l'objet d'une très lucide clarification, est extrêmement important, car on ne peut

rabattre cette exigence sur un seul principe, qui suppose le plus souvent une forme ou une autre de *réductionnisme* (si l'on songe par exemple au matérialisme neuroscientifique). Les auteurs montrent plutôt qu'il existe des *régions* différentes où s'élaborent des *matérialismes* méthodologiques depuis la physique jusqu'aux sciences sociales. À cet égard, l'article de François Athané ne manque pas d'intérêt. Comment penser le problème du *déterminisme* des activités et de l'*ontologie* des entités collectives ? Pour y répondre, il propose l'examen de quatre paradigmes matérialistes (l'anthropologie racologique, Paul Broca ; le matérialisme historique, Karl Marx ; le cognitivisme, Dan Sperber ; l'anthropologie évolutionnaire, Pascal Boyer) et critique, tout en reconnaissant leur importance, les apories des paradigmes *non naturalistes* dans lesquelles verse pourtant la majorité des recherches de sciences sociales (p. 436). Si, en effet, le savoir non théorique, historique et qualitatif comme la sociologie ou l'anthropologie est utile, il ne faut pas pour autant en attendre une connaissance des déterminismes propres aux phénomènes humains.

- 4 La seconde partie mêle études de cas et dénonciations. Il s'agit d'un déploiement offensif se consacrant frontalement à la critique des « détracteurs » du matérialisme. L'unité de cette catégorie d'accusation n'est pas bien nette et la *cible* des critiques pas exactement la même d'un auteur à l'autre si l'on compare, par exemple, le statut du spiritualisme français au XIX<sup>e</sup> siècle, Stephen J. Gould et sa notion de soma, dérives et délires sous couvert de psychologie, et la thèse d'Élisabeth Teissier. Ce dernier cas, judicieusement analysé par le sociologue Bernard Lahire, révèle les *conditions* institutionnelles spécifiques – i.e. l'absence de contrôle sociologique par le directeur de thèse et les membres du jury – qui ont permis la soutenance d'une thèse valorisant l'astrologie et à la célèbre astrologue d'obtenir le titre de docteur en sociologie. Malheureusement, l'étude de cas cède parfois le pas à la seule dénonciation dans un registre méprisant et pédant. Quoi de plus irritant qu'un texte *entendu* sur le mode : quelle tâche répugnante (« ingrate », vilipendent les auteurs en épilogue, p. 727), quel temps gâché, comment peut-on être aussi puéril tant l'incohérence est flagrante ! Ce type de clin d'œil stigmatise plus qu'il n'explique.
- 5 Dans ce travail d'explication, les anthropologues, non conviés à participer à ce volume, estiment justement devoir consacrer un peu plus qu'une heure d'effort, sans pour autant se pincer fort le nez et pousser des cris d'orfraie, et cherchent à rendre intelligibles les usages sociaux des sciences<sup>3</sup> ou le succès social des parasciences<sup>4</sup>, ou encore de tout autre produit noble ou ignoble de l'activité symbolique... Ce faisant, ils ne rabattent pas la *rationalité* sur la *scientificité* pour en détrousser les acteurs de leur analyse, dès lors condamnée à illustrer une figure de l'irrationnel... Hormis les anthropologues, il ne manquerait pas de philosophes des sciences rompus à l'histoire épistémologique dans la lignée de Georges Canguilhem pour analyser les formes prises par les idéologies scientifiques, à l'instar de Dominique Lecourt dont les analyses sur les rapports de la religion à la science<sup>5</sup> ou au politique<sup>6</sup> sont particulièrement éclairantes. Dans les deux cas de figure, il ne s'agit pas de traquer les inconséquences épistémiques des « détracteurs », mais de montrer comment le *relâchement* de l'exigence scientifique s'opère en développant une rationalité sociale spécifique, ô combien efficace et, le plus souvent, parfaitement hermétique aux critiques rationalistes. S'il est aisé de récuser la rhétorique de la *scientificité*, il est en revanche impossible de convaincre logiquement un adversaire qui n'accepte pas cette logique de preuve et d'argument<sup>7</sup>.
- 6 Je ne saurais donc être convaincu ni du diagnostic ni du remède que proposent les auteurs de ce collectif imposant. Si la première partie de l'ouvrage, qui peut être lue

indépendamment de l'engagement rationaliste, a un intérêt certain sur le plan épistémologique, il n'en demeure pas moins que la seconde partie est, d'un point de vue anthropologique, le produit d'un *boundary-work* qui constitue avant tout un problème *analytique* classique pour les sciences sociales. Préoccupés 1) à préserver leur monopole cognitif, 2) à rejeter les systèmes déviants, 3) à sortir de la science en tant que telle pour valoriser ses effets de liberté sur la société et 4) à défendre leur autonomie contre toutes les tentatives de récupération, les scientifiques méconnaissent simplement la rationalité sociale à l'œuvre dans la *réception d'un effet de vérité* comme dans la *production d'une rhétorique de la scientificité* des biens symboliques : « lorsque, dans un souci de police épistémologique, on s'attache à montrer les inconséquences de la mythologie rationalisée, on s'interdit du même coup de saisir ce qui lui confère une consistance et une efficacité sociale suffisante pour motiver pareille critique et lui résister »<sup>8</sup>.

---

## NOTES

1. Georges Canguilhem, « Qu'est-ce qu'une idéologie scientifique ? », in *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1993 : 33.
2. Thomas F. Gieryn, « Boundary-Work and the Demarcation of Science from Non-Science : Strains and Interests in Professional Ideologies of Scientists », *American Sociological Review*, 1983, 48 (6) : 781-795.
3. Anne Cross, « The Flexibility of Scientific Rhetoric : A Case Study of UFO Researchers », *Qualitative Sociology*, 2004, 27 (1) : 3-32.
4. À cet égard, voir, par exemple, la posture de Wiktor Stoczkowski, *Des hommes, des dieux et des extraterrestres : ethnologie d'une croyance moderne*, Paris, Flammarion, 1999.
5. Dominique Lecourt, *L'Amérique entre la Bible et Darwin*, Paris, Presses universitaires de France, 1998 (« Quadrige »).
6. Dominique Lecourt, *Lyssenko : histoire réelle d'une « science prolétarienne »*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 (« Quadrige »).
7. Dans un autre contexte, John R. Searle en conclut même que, face à des adversaires qui ne reconnaissent pas ses règles élémentaires, le rationalisme est logiquement indéfendable (cf. « Rationality and Realism, What is at Stake ? », *Daedalus*, 1993 : 55-83).
8. Pierre Bourdieu, « La rhétorique de la scientificité : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu », in *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982 : 228-229.

---

AUTEUR

**SAMUEL LÉZÉ**

Laboratoire de sciences sociales, ENS, Paris.

Samuel.Leze@ens.fr